



Hélène de Montaigu

“Pour qui je me prends?”

ou

les tribulations d'un apprenti auteur

Hélène de Montaigne

"Pour qui je me prends ?"
ou les tribulations d'un
apprenti auteur

© Hélène de Montaigne, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0574-6



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destin  es à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionn  e par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Copyright 2016 Hélène de Montaigu

Photo de couverture : Denis Huc

Graphisme : Anne de Neuville

À tous les auteurs de projets en devenir qui veulent relever le défi du :
« Pour qui je me prends ? »

Les contributeurs (volontaires ou non) par ordre d'entrée en scène

Henriette et Chloé : première maison d'édition

Gabrielle, une amie

Solange, conseil éditorial

Raoul et Angèle : deuxième maison d'édition

Carmen, une cliente

Andy, un ami

Valentine, coach en écriture

Julia Cameron, auteur de *Libérez votre créativité*

Olivia, coach en enneagramme

Edmonde, une banquière

Florence, une amie

Paula, psycho-généalogiste

Introduction

« Pour qui je me prends ? »

Cette petite phrase résonne très familièrement à nos oreilles. Telle une brise capricieuse, elle va et vient, tourne et s'en retourne, colonisant notre conscience. « Pour qui je me prends ? » murmure une petite voix à notre esprit embrouillé. Elle nous saisit de façon insidieuse alors que notre cerveau échafaude des projets ou que des plans nous trottent dans la tête : un trekking au Népal, une demande de promotion, une évolution de carrière, une envie d'écriture. Quelque chose se faufile dans notre quotidien à tel point que l'on se surprend à gamberger matin, midi et soir. Une incertitude plane et le verbe *pouvoir*, conjugué au présent de l'indicatif dans sa forme négative, vrille notre tympan : « JE NE PEUX PAS ». Pourquoi ? Parce que je n'ai pas l'argent, le temps, l'âge requis, les talents, les possibilités, les connaissances, les résultats, parce que je n'ai pas le droit... d'agir, de bouger, de réaliser, de construire.

Se glisse ainsi un frein très puissant. Le fait de vouloir et énoncer « JE VEUX » ou y songer fortement, est contrarié par la contestation de son pouvoir à mener à bien ce dessein : « JE NE SUIS PAS CAP », « JE SUIS NUL » et par conséquent : « POUR QUI JE ME PRENDS ». Enterrer l'affaire entre dans les options à étudier.

Cette attitude est parfois dictée par celle d'un entourage dont le soutien dans nos « élucubrations » n'est pas forcément celui que l'on en attendrait. Ainsi Papa, Maman, frères et sœurs, beaux-frères et belles-sœurs, copains, collègues, hiérarchie, ne se privent pas de faire entendre leurs avis dans un concert souvent assourdissant. Nous voilà tout feu, tout flamme, emballé par un sujet qui nous passionne et dont on souhaite ardemment la réalisation, celui-ci endossant de surcroît le costume de la nouveauté, en partie cause de nos transes. Dans notre excitation, on en parle un peu, voire beaucoup. Des opinions se manifestent sans que d'ailleurs on les ait forcément sollicitées. Certaines sont encourageantes : « Ah quelle bonne idée ! » ou « Tu vas t'éclater », ajoutant « Que puis-je faire pour toi ? ».

D'autres se montrent plus réservées. « Tu penses gagner de l'argent ? » ; « Intéressant mais casse-gueule, je suppose que tu as bien réfléchi » ; « Tu es sûr de toi ? Parce que je connais Untel qui s'est lancé là-dedans, ça ne lui a pas réussi ».

D'autres insufflent le froid franchement. « Tu veux faire ce job. Tu n'y penses pas ! Tu n'as pas suffisamment d'ancienneté et tu vas te trouver devant des gens infiniment plus compétents que toi » ; « Un bouquin ? Sur ce thème ? Il y en a des milliards qui ont été écrits là-dessus. Qui va s'y intéresser ? Et puis, tu n'as aucun talent d'écriture. Tu te vois pondre 200 pages ? ». Parfois suit avec délicatesse : « Mais tu n'as aucune légitimité ! ».

Dans bien des cas, nul besoin cependant des hurlements de Maman ou des conseils dubitatifs de la bonne copine pour ne plus envisager cette idée, qui rejoindra le tiroir des projets oubliés. Sont invoquées des tas de raisons aussi valables les unes que les autres. Je me dois d'être réaliste et ne pas fantasmer, j'aimerais chanter mais suis seulement capable de chantonner.

Pourtant, submergé de rêves et d'envies, on se surprend à espérer le coup de baguette magique d'une fée attentionnée. Ce serait tellement génial de se réveiller à un autre endroit, à un autre poste, avec un compte en banque rempli à ras bord sans avoir bougé le petit doigt. On se rabat frénétiquement, en toute discrétion, sur les horoscopes ; on consulte en cachette, voyantes, médiums et cartomanciennes, mais les clés d'un avenir radieux restent introuvables. On soupire, parce qu'au tréfonds de nous, on pressent que la mise en œuvre de tout dessein est exigeante et nécessite des efforts. Le temps nous obsède, nous qui vivons dans un monde d'immédiateté. Le risque inéluctable nous inquiète et nous craignons l'échec, mais aussi la réussite qui commande de s'autoriser à faire sauter les verrous et sortir de sa zone de confort pour plonger dans l'inconnu.

« En quoi serais-je légitime ? »... Il apparaît plus facile de se protéger ainsi d'un salvateur « Pour qui je me prends ? », aussi frustré, mécontent, insatisfait que l'on puisse se sentir. Tout bien considéré, on préfère se complaire dans un cadre, un environnement sans surprises qu'on connaît parfaitement, et contenir ses ambitions.

Le spectre de la légitimité

Légitimité ! Combien de fois ce mot émaille-t-il réflexions et pensées de manière quasiment automatique ? Aussi exprime-t-on à propos d'un nouveau poste : « Je peux le prendre en charge car je suis légitime » ; d'un livre : « Ma légitimité d'auteur est assurée par mon expérience professionnelle de professeur d'université, de journaliste, de sociologue, d'historien » ; d'un prêt à la banque : « J'ai l'âge, les revenus suffisants et ma capacité d'emprunt est optimale, j'ai toute légitimité aux yeux de mon banquier ». En bref : « Tel machin crée ma légitimité ».

La légitimité est une spécificité culturelle bien française, issue en droite ligne de l'adoubement de l'écuyer comme chevalier ou de la réception du compagnon comme maître dans les corporations. De par son étymologie, elle signifie « conformité à la loi ». Son sens initial s'étend à la justice, la raison ou à des règles et traditions établies. La légitimité permet de recevoir le consentement, la confiance, la considération, la reconnaissance d'un groupe : entreprise, syndicat, association, ou d'une personne : recruteur, client, éditeur, banquier. Les critères de sa détermination sont variés : compétences, âge, genre, connaissances, expérience, diplômes. Ne pas être légitime ou reconnu comme tel indique que l'on ne peut prétendre faire ou réaliser quelque chose. L'absence de légitimité sonne le glas d'aspirations aussi bien personnelles que professionnelles. En terme plus trivial, la légitimité proclame, en déroulant le tapis rouge : « bienvenue au club ! ».

Nous entretenons avec la légitimité une relation très profonde qui perdure à tous les stades de notre vie. Cela démarre dès l'enfance. Dans un passé pas si lointain, l'épithète « illégitime » marquait à jamais le front des bébés nés hors mariage. Au sein des fratries, certains membres, pourtant bien légitimes à l'égard de la loi, le sont moins aux yeux de leurs frères et sœurs pour mériter l'affection de leurs parents ou hériter de la maison